

L'hyper-bourgmestre

■ Le socialiste Yvan Mayeur a imposé à Bruxelles son style raide, sec et tranché.

Portrait François Brabant

Et si c'était lui, le premier opposant du gouvernement fédéral ? Depuis l'entrée en fonction, en octobre 2014, d'une coalition inédite cornaquée par Charles Michel et parrainée par Bart De Wever, pas un mois, pas une semaine, pas un jour même, sans qu'Yvan Mayeur ne surgisse sur les écrans radars. Souvent, c'est pour évoquer les projets et les problèmes d'une capitale en chantier. Parfois, c'est pour cogner sur la droite, avec brutalité au besoin.

Le bourgmestre de Bruxelles ne craint pas ces moments où la politique se tend jusqu'à la déchirure, où le débat se gonfle comme un lourd ciel d'orage. Il ne fuit pas les conflits. Au contraire, il aime ça, ce en quoi il ressemble à Laurette Onkelinx, sa complice, sa camarade, son amie. Ils se sont rencontrés sur les bancs de la Chambre, en 1989. L'un et l'autre, jeunes députés, se sont épaulés pour asseoir leur carrière balbutiante dans un paysage politique où grondaient encore les Dehaene, les Gol, les Tobback, les Spitaels, les Cools. Depuis, entre eux, c'est à la vie à la mort. Et l'ascension de Mayeur s'explique, pour une part, par le soutien indéfectible que lui a toujours apporté Laurette Onkelinx, vice-chancelière du Parti socialiste depuis quinze ans au moins.

Cet été, l'épineuse crise de l'asile, avec les innombrables douleurs qu'elle charrie, a fourni à Yvan Mayeur un puissant motif d'indignation, et un exutoire à sa fureur. *"Il n'y a plus d'Etat belge"*, a-t-il tempêté sur Twitter, dénonçant les hésitations gouvernementales sur l'accueil des migrants syriens et irakiens. Les nationalistes de la N-VA, plus grand parti de Flandre ? *"Il faut les mettre hors d'état de nuire"*, a-t-il proclamé, comme s'il s'agissait d'éradiquer une escouade de gangsters. Ce n'était pas là son premier coup de sang. Le 24 décembre 2014, il avait interdit au ministre de l'Intérieur, Jan Jambon, l'un des gros bonnets de la N-VA, d'assister au réveillon des policiers bruxellois. Avec lui, pas de trêve de Noël.

Charles Quint

L'artiste arbore un pedigree très peu, ce qui n'est plus si courant parmi la nomenclature du PS: une mère vendeuse, un père ouvrier typographe, également conseiller communal socialiste à Saint-Gilles. Le futur bourgmestre est né Mayeur. Un clin d'œil du destin, à défaut d'un signe de Dieu, auquel il ne croit pas.

C'est le 13 décembre 2013 qu'il a investi l'hôtel de ville de Bruxelles, à 53 ans. Là, sous les ors du vaste bureau mayoral, entre le portrait glorieux de Charles Quint, les peintures de la Senne sur lambris de bois et les bustes en marbre des souverains, Yvan Mayeur joue désormais à domicile. Au moins est-il dans le ton, lui, l'homme de gauche si soucieux d'élégance, au look sophistiqué, voire bling bling, persiflent les médisants – un certain échevin de Saint-Josse, au début des années 2000, le surnommait "Armani".

Après le long règne de Freddy Thielemans, bourgmestre de 2001 à 2013, Mayeur a imposé un autre style, raide, sec et tranché, là où son prédécesseur était rond, gouailleur, et parfois confus. C'est un secret de Polichinelle : Thielemans aurait préféré que ce soit un autre, en l'occurrence Philippe Close, qui lui succède. Le même Close bénéficiait de l'appui d'Elio Di Rupo et de l'appareil national du PS. Mais l'habileté tactique d'Yvan Mayeur en a décidé autrement. Des années que celui-ci œuvrait, en souterrain, pour rallier à sa cause les cadres intermédiaires de la section de Bruxelles. Au jour J, aucun d'eux n'a fait défaut, si bien que Close n'a même pas osé engager le combat.

"Ma conviction est qu'il faut changer de paradigme. De la ville utilitaire, on doit passer à la ville à vivre."

YVAN MAYEUR

En juin 2015, le bourgmestre présente sa décision la plus radicale à ce jour : l'extension spectaculaire du piétonnier à Bruxelles, et le bannissement des "bagnoles", comme il dit, hors des grands boulevards du centre-ville.

Bannir les bagnoles

A peine intronisé, l'heureux élu s'est mué en hyper-bourgmestre. Il délocalise le traditionnel feu d'artifice du nouvel an vers la place de Brouckère, faisant fi des sceptiques, qui pointent les risques pour la sécurité. Il mène au pas de charge la transformation de la police bruxelloise, qu'il veut moins répressive, plus conviviale. Sa gestion des violences, lors de la manifestation syndicale du 6 novembre 2014, est critiquée de toutes parts ? Il assure n'avoir rien à se reprocher. Et trace sa route. En juin 2015, il présente sa décision la plus radicale à ce jour : l'extension spectaculaire du piétonnier, et le bannissement des "bagnoles", comme il dit, hors des grands boulevards du centre-ville. *"On pouvait piétonner de ci de là quelques bouts de rues pittoresques, argumente-t-il. Mais ma conviction est qu'il faut changer de paradigme. De la ville utilitaire, on doit passer à la ville à vivre."*

Des trouvailles pour Bruxelles, son cerveau en regorge. Sportif accompli, ancien joueur de water-polo, ex-nageur spécialiste du 100 mètres brasse, alpiniste collectionnant les "4000", Mayeur réfléchit à la création, en 2017, d'une course cycliste grand public, sur le modèle des 20 kilomètres de Bruxelles. Cela existe déjà à Londres. Il voit grand.

D'aucuns lui reprochent sa hâte. Il réplique en citant Mitterrand, dont il a retenu la nécessité d'apprivoiser le facteur temps. *"Contrairement à ce qu'on dit, je ne suis pas un impatient. Mais j'ai compris ce qu'était le temps en politique. Si on veut réaliser des choses, il faut parfois bousculer les agendas conformistes, et donner un coup d'accélérateur quand on entrevoit une fenêtre d'opportunité. Sinon, vos idées ne se font jamais."*

Paradoxalement, le basculement du PS dans l'opposition au fédéral lui a donné

une stature supplémentaire. Le royaume socialiste s'est restreint, les Di Rupo, Onkelinx, Magnette et Demotte se partagent un territoire en contraction. Par contraste, le premier citoyen de la ville de Bruxelles apparaît comme un mandataire de prestige, en première ligne face aux convulsions de l'actualité.

Incompréhension

Dès lors, dans les rangs socialistes, on s'interroge : la visibilité en hausse d'Yvan Mayeur nuit-elle ou profite-t-elle au parti ? Les cercles dirupiens sont enclins

à privilégier la seconde hypothèse.

Avec le boulevard de l'Empereur, c'est une longue suite de frictions et d'incompréhensions, dont le point culminant a été atteint le 14 octobre 2012. Ce dimanche-là, au soir du scrutin communal, le PS de Bruxelles-Ville s'allie au MR plutôt qu'au CDH. Coalition locale, secousses nationales : c'est une gifle pour Joëlle Milquet, vice-Première ministre et ex-présidente du parti centriste, évincée dans son fief. Toute la stratégie du PS, qui repose depuis une décennie sur un axe Di Rupo-Milquet, s'en trouve fragilisée. Certains élus socialistes se souviennent encore d'un bureau de parti glacial, le lundi matin, où Yvan Mayeur analysait avec luxe les résultats, devant un Elio Di Rupo ne daignant même pas le regarder.

En août 2009, Mayeur avait déjà adressé au président du PS un courrier de six pages, cosigné avec Jean Cornil. En chœur, les deux députés réclamaient *“une profonde réflexion doctrinale”*. Le texte ciblait *“le productivisme”*, et interrogeait la notion même de croissance. *“La crise écologique s'approfondit et le retour à un équilibre de la biosphère est exclu si nous ne modifions pas radicalement nos modes de vie”*, écrivaient les auteurs. La direction du parti avait très, très mal pris cette leçon de socialisme vert. *“Et dire qu'aujourd'hui, parce qu'on est dans l'opposition, le parti se ressaisit et prend enfin la question au sérieux, grince Mayeur. Ce que je regrette, c'est que le PS arrête de réfléchir quand il est au pouvoir. Cela ne va pas !”*

L'ancien militant de SOS racisme, assistant social de formation, a sans doute payé d'un poste de ministre sa liberté de parole et ses cavaliers seuls à répétition. Député actif au sein de la commission des Affaires sociales, président du CPAS de Bruxelles-ville, il aurait été crédible dans le costume du secrétaire d'Etat à la Lutte contre la pauvreté, quand le PS en cherchait un, en 2008. Las, Elio Di Rupo lui a préféré l'anonyme Frédéric Laloux, puis le pâle Jean-Marc Delizée. Yvan Mayeur y a vu une marque de mépris. *“Je garde la conviction que si j'avais été désigné là, j'aurais pu faire passer des concepts et des changements sans doute plus forts dans la lutte contre la pauvreté”*, confie-t-il aujourd'hui.

Le deuil de ses ambitions fédérales l'a poussé à redoubler d'efforts pour conquérir Bruxelles. Un mal pour un bien.

**Paradoxalement,
le basculement
du PS dans
l'opposition
au fédéral lui a
donné une stature
supplémentaire.
Dans les rangs
socialistes,
on s'interroge:
la visibilité
en hausse
d'Yvan Mayeur
nuit-elle
ou profite-t-elle
au parti?**